

Comment, dans et à quelles conditions un enfant passe de l'état embryonnaire à celui d'adulte

Bernard COLLOT Centres de Recherches des Petites Structures et de la Communication

Je me propose de revisiter avec vous comment et surtout dans et à quelles conditions, un enfant passe de l'état embryonnaire à celui d'adulte. Je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez. Nous allons essayer de reconstituer un puzzle, de le schématiser même en le caricaturant volontairement, l'objet étant d'engager une réflexion à partir d'une vision quelque peu différente de celles que l'on a habituellement.

Nous allons poser une problématique. Quand on n'arrive pas à solutionner un problème, c'est peut-être que l'on n'observe pas le problème avec les bonnes lunettes ou que le problème n'est pas celui que l'on se pose. En matière d'éducation, qu'elle soit familiale, nationale, rurale, urbaine ou banlieusarde, on peut dire que c'est un problème... qui pose de plus en plus de problèmes !

Avant tout, il faut nous entendre sur une définition de l'éducation qui puisse être commune à tous, que l'on soit parent, enseignant, éducateur, citoyens, j'ose même dire, prudemment, élus, décideurs.

Lorsque je demande aux participants des ateliers ou séminaires que j'anime, de remplacer le verbe « éduquer » par le synonyme qui leur semble le plus approprié, j'obtiens alors une étonnante liste de mots : *façonner, guider, préparer, habituer, discipliner, pétrir, apprendre, apprivoiser, civiliser, conduire, élever, façonner, former, formater, etc. etc.* ! Chacun a sa propre vision qui dépend de sa position par rapport à l'enfant, de la société dans laquelle il vit, de sa culture, de son propre vécu, de sa philosophie, de ses idéaux, etc. La conception de l'éducation à Sparte n'avait rien à voir avec celle d'Athènes !

Je vais donc dégager la notion d'éducation de tout caractère moral, idéologique, politique, tout en sachant qu'elle y sera toujours plus ou moins liée. Mais aucune réflexion, échanges, critiques ne sont possibles s'ils ne portent pas sur un terrain commun à tous.

Je vais prendre la définition la plus simple, que l'on peut appliquer à toutes les espèces du monde animal auquel nous appartenons :

C'est un ensemble d'actions, de dispositifs qui amènent l'enfant à l'autonomie dans l'environnement où il aura à évoluer (société) tout en lui assurant sa survie tant qu'il ne l'a pas atteint. Avec un plus pour l'espèce humaine : lui donner aussi la capacité d'agir sur cet environnement, que ce soit sur l'environnement physique, matériel, ou sur l'environnement relationnel.

L'éducation, prise dans ce sens, aboutit à la séparation. L'éducation du chaton et ses rapports avec sa mère cessent dès qu'il n'a plus besoin d'être allaité. Pour l'oiseau, c'est dès qu'il a pris son vol. Pour le chaton, le responsable unique c'est la mère, pour l'oiseau, c'est le couple parental, pour le pingouin c'est l'ensemble des mères de la colonie, etc. Pour le petit homme, c'est beaucoup plus complexe.

Cette autonomie s'acquiert par la construction des langages. Mais, je m'en excuse par avance, je vais vous proposer une notion des langages qui n'est pas habituelle. Tout en englobant les langages dont parle généralement les linguistes qui sont uniquement les langages verbaux.

Je conçois les langages comme des outils neurocognitifs permettant d'appréhender des informations (par la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le corps) de les interpréter, de construire avec des représentations, d'agir et de créer d'autres informations. Autrement dit, les langages dont chacun dispose, ce sont des circuits neuronaux qui se sont constitués et ne cessent de se complexifier. L'imagerie cérébrale ne cesse de confirmer ce fait et commence à entrevoir de quelle façon et surtout dans quelles conditions ils se développent.

Je vais prendre un premier exemple qui risque de vous désarçonner mais qui rentre bien dans la conquête de l'autonomie et qui éclairera par la suite comment s'effectuent tous les apprentissages. **La marche bipède !**

Il peut paraître curieux que je considère la marche bipède comme un langage ! mais si l'on considère que lorsque l'enfant naît, il passe d'un monde où il vivait en apesanteur dans le ventre de sa mère, à un monde où brutalement la pesanteur le cloue sur son berceau dans l'horizontalité, il va bien falloir que peu à peu il intègre ces nouvelles informations et, en même temps que son évolution physiologique, qu'il se construise un nouveau schéma corporel, une nouvelle représentation de lui-même, où seront intégrés centre de gravité, équilibre et déséquilibre, verticalité... Quand il marchera, ses circuits neuronaux se seront complexifiés. Il se sera créé un langage de la mobilité.

Il s'agit bien d'interpréter des informations pour les transformer en représentations qui permettent action et évolution dans l'environnement. Il va bien se construire un langage particulier dans le sens que j'ai défini. Il va le faire par tâtonnement expérimental, dans des interactions continues avec l'environnement dans lequel il « débarque ». Environnement fait pour des bipèdes, avec des bipèdes autour de lui qui l'encouragent, l'aident. Jusqu'à ce qu'il ait acquis l'autonomie de la mobilité dans cet environnement.

Le bébé dauphin n'a pas ce problème ! il s'est construit le langage de la natation dès la gestation. Ne croyez pas que marcher sur ses deux pattes dépende seulement du fait d'être humain : Victor de l'Aveyron, l'enfant élevé par les loups, bien que sa morphologie n'était pas adaptée à la quadrupédie, avait développé un langage de mobilité qui s'en rapprochait. L'appareil neurocognitif qu'il s'était ainsi constitué a eu par la suite beaucoup de mal à se transformer pour vivre chez les bipèdes. Et pourtant, il avait à l'origine le même bagage neuronal que nous. Nous y reviendrons d'ailleurs à propos du langage oral.

Je vais prendre un autre exemple dans le monde animal. Instinctivement le chaton bondit sur tout ce qui bouge. Cela fait partie de ce que l'on peut appeler l'inné, c'est à dire que chaque espèce dispose à l'origine d'une architecture cérébrale particulière. Mais, lorsqu'un chat devenu adulte est à l'affût devant le trou de souris, rien ne bouge ! il a fallu qu'il puisse percevoir et soit capable, d'analyser un certain nombre d'informations qui lui permettent de se représenter

que, dans quelques instants une souris risque de sortir. L'événement n'existe pas encore, il s'est construit un langage qui lui permet d'anticiper sur ce qu'il pense qui doit arriver. Cela s'appelle encore créer une représentation, rôle des langages. Son autonomie dépendra de cela. Ma chatte délaisse à mon grand désespoir les mulots de mon jardin. Mais elle est remarquable pour savoir que tous les matins le récipient à croquettes sera rempli et être là à ce moment. Elle a développé un autre langage lui permettant d'interpréter d'autres informations pour assurer sa survie. Et aussi d'en produire lorsqu'elle émet un miaulement particulier qui va provoquer mon énervement... et le remplissage de l'assiette à croquettes. Ce n'était pas inné. C'est une construction langagière.

Ce qui s'est passé, entre le moment où le bébé ne bouge pas de son berceau et le moment où il galope dans la maison, ce n'est pas que le nombre de ses neurones a augmenté. C'est que, par l'infinité d'interactions provoquées par son environnement, son système neuronal a créé de nouveaux réseaux complexes. Le cerveau de Victor de l'Aveyron en a créé aussi, mais différents. Notre Victor, lorsqu'il a été confié pendant 6 ans au professeur Jean Itard, n'a pas pu parler ni saisir, ce qu'on lui disait en dehors de l'intonation. Et pourtant, il comprenait parfaitement les hurlements des loups et pouvait communiquer avec eux. Les interactions physiques et sociales (les loups sont des animaux grégaires) qui lui ont permis de construire ses réseaux neuronaux n'étaient pas les mêmes que celles d'un petit berrichon.

Je vais encore prendre un autre exemple : De très nombreuses expériences ont été faites avec les rats par des éthologues, des neurobiologistes. Je vais vous en citer une : les chercheurs ont fait vivre et observé deux lots de rats dans des conditions différentes. Le premier était installé dans une cage vide. Le second dans une cage qui comportait de nombreux éléments divers (objets, cloisons avec ouvertures, etc.). Non seulement les comportements individuels et sociaux devenaient radicalement différents, mais, lorsque les chercheurs ont « zigouillé » les deux lots et disséqué les cerveaux, les réseaux neuronaux des seconds étaient beaucoup plus complexes et développés que ceux des premiers. Ces rats étaient devenus plus intelligents !

Ces premiers langages comme la marche, la nage, sont ceux que je qualifie de primaires. Les langages primitifs comme l'instinct sexuel par exemple n'ayant pas à se construire et existant préalablement dans chaque espèce (inné). Ces langages primaires, s'ils doivent créer des représentations, ce que les psychomotriciens appellent des schémas corporels, pour s'adapter et évoluer dans un environnement particulier, ils n'ont pas à les traduire symboliquement. S'ils ont aussi comme fonction de placer l'être vivant en relation avec le monde physique (c'est donc bien une communication), ils ont moins celle d'agir sur cet environnement, moins celle de communiquer ses propres représentations à d'autres.

Le troisième exemple, le langage oral va être plus facile à comprendre en tant que langage. Mais le processus de construction est le même, sauf qu'au lieu de donner accès à un monde physique, il le traduit et il donne accès à un monde symbolique et social.

Comme la marche, je ferai remarquer que tous les enfants, sauf de rares cas pathologiques, apprennent à parler et parlent. Or ce langage et son apprentissage sont proprement fabuleux et d'une incroyable complexité. Il ne s'agit pas de répéter et de prononcer des mots (des bruits) et des suites de mots, un perroquet peut le faire, mais il ne peut faire que cela. Il s'agit à la fois de transformer un monde réel en un monde symbolique et de créer, de comprendre et de pouvoir vivre dans un monde qui n'existe que parce qu'il a été créé par telle ou telle société. Je vais essayer de m'expliquer :

Ce n'est pas parce qu'il prononcera mama, dada, baba, que l'on pourra dire, *ça y est, il parle !* il commencera juste à maîtriser et à jouer avec ses cordes vocales, sa cavité buccale, sa langue, ses lèvres. Mais lorsque dada, baba ou mama, correspondront à la présence de la mère et uniquement à cela, alors oui, il sera rentré dans le langage oral. Sa mère ne sera plus seulement une odeur, une sensation physique, elle sera devenue une représentation recouverte par un symbole. Lorsqu'il appelle maman alors qu'elle n'est pas là, il a acquis l'étonnante capacité de la créer ailleurs alors qu'il ne la voit pas.

Le monde réel, c'est celui de l'instant. Dès qu'il est passé il n'est plus perçu, il n'existe plus pour celui qui le perçoit puisqu'il n'émet plus d'informations. Ce sont les langages, et en particulier le langage oral, qui l'étendent hors de l'instant, qui créent le passé comme le futur, qui créent le conditionnel, permettent d'émettre des hypothèses, etc. « *Si je suis sage, est-ce que je pourrais avoir un bonbon ?* » Est-ce que l'on se rend compte de l'incroyable complexité de cette phrase ? non seulement il faut inventer la condition et la relation de cause à effet, mettre sous un mot : « sage » une abstraction complexe, mais en plus inventer un futur et un futur postérieur !

Cet apprentissage de la parole est d'autant plus extraordinaire que, non seulement l'enfant devra créer une multitude de représentations de plus en plus complexes, mais il devra le faire dans l'interaction avec le monde symbolique de la parole qui l'entoure. Ce ne sera plus dans l'interaction avec des informations physiques, perçues par les sens comme dans la marche ou la nage, mais avec des symboles qui n'ont pas de sens par eux-mêmes et à qui il faut donner un sens.

Qu'est-ce qu'entend un bébé ? un vaste brouhaha ! Comme d'ailleurs qu'est-ce que voit un petit enfant sur un livre ? un amas de taches ! quand je parle, vous n'entendez qu'un son continu, aucun espace entre des mots que je ne vous assène pas séparément ! le travail cérébral pour transformer ces bruits en représentations, lui donner du sens, est d'une complexité qui dépasse l'imagination.

Je voudrais aussi souligner que les représentations créées par le langage oral comme d'ailleurs par les langages mathématiques et autres, ne sont pas rigoureusement identiques suivant l'environnement sociétal dans lequel on se trouve. Il faut savoir par exemple que certaines sociétés amérindiennes ou africaines non occidentalisées n'ont pas créé le futur ou le nombre. Ce n'est pas parce qu'il leur manquerait des neurones mais simplement parce que les sociétés qu'elles se sont bâties n'en ont pas besoin. Quel sens y aurait-il à se représenter par exemple la quantité quand tout appartient à tous ? Les anthropologues ont bien constaté que ces sociétés, pas du tout primitives, vivaient en parfaite

harmonie. Ceci pour dire que toutes les notions que se construisent les enfants, et qui leur sont nécessaires là où ils vivent, ne sont que des créations sociales et ne sont pas, en elles-mêmes, des vérités universelles.

Nous reviendrons dans la discussion, si vous le voulez, sur « comment se passe cet apprentissage de la parole » parce que, tout aussi bien que moi, vous l'avez tous observé pour vos enfants (ou vous l'observerez) et que vous vous en êtes tous comme moi émerveillé. Vous êtes tous aussi savant que moi, sinon plus. Nous savons tous, que l'enfant apprend à parler parce qu'on parle autour de lui, parce qu'on lui parle, parce qu'il peut gazouiller, parce qu'il peut se tromper, s'essayer et tâtonner... Ceci est le fondement de tout apprentissage.

Je vais prendre un autre exemple à propos d'un autre langage, le langage mathématique, que l'on situe généralement comme à part et relevant de la pure instruction. Il ne s'agit pas du tout de l'apprentissage mécanique des nombres, des systèmes numériques : il s'agit, au lieu de percevoir des objets avec leurs caractéristiques, percevoir un monde d'ensembles où les objets, les personnes, n'existent pas en tant que tels. Une pure invention ! Voir les mêmes informations mais se les représenter et les représenter symboliquement autrement. Et à partir de cela, créer d'autres informations qui n'existent pas dans le monde réel. Le nombre n'existe pas dans la nature, c'est nous qui le créons, par un autre langage.

Le monde où vit l'enfant est une production en grande partie mathématique, le monde de la quantité, de l'égalité et de l'inégalité, des formes géométriques, etc. Comme je l'ai déjà souligné, ce n'est pas le cas de toutes les sociétés qui vivent tout aussi bien que nous, je n'ose pas dire souvent mieux. Les enfants de ces sociétés, dans leur environnement, se construisent d'autres représentations, d'autres langages.

Tous les outils cérébraux dont les enfants auront besoin pour vivre dans le monde que chaque société a bâti se construisent selon le même processus. Interactions continues avec leur environnement physique et social, tâtonnement expérimental permanent.

Il faut différencier ce qui est langage de ce qui est langue : les langues, qu'elles soient orales, écrites, mathématiques, scientifiques, ne sont que la standardisation sociétale des symboles pouvant être créés par les langages, de telle façon que puissent exister les ensembles humains et que chacun puisse y exister. Comme pour les insectes sociaux, l'homme ne peut exister et survivre seul. Les langages sont des outils propres à chacun, les langues sont des outils extérieurs aux sujets mais commun à tous qui sont rendus opérationnels par les langages.

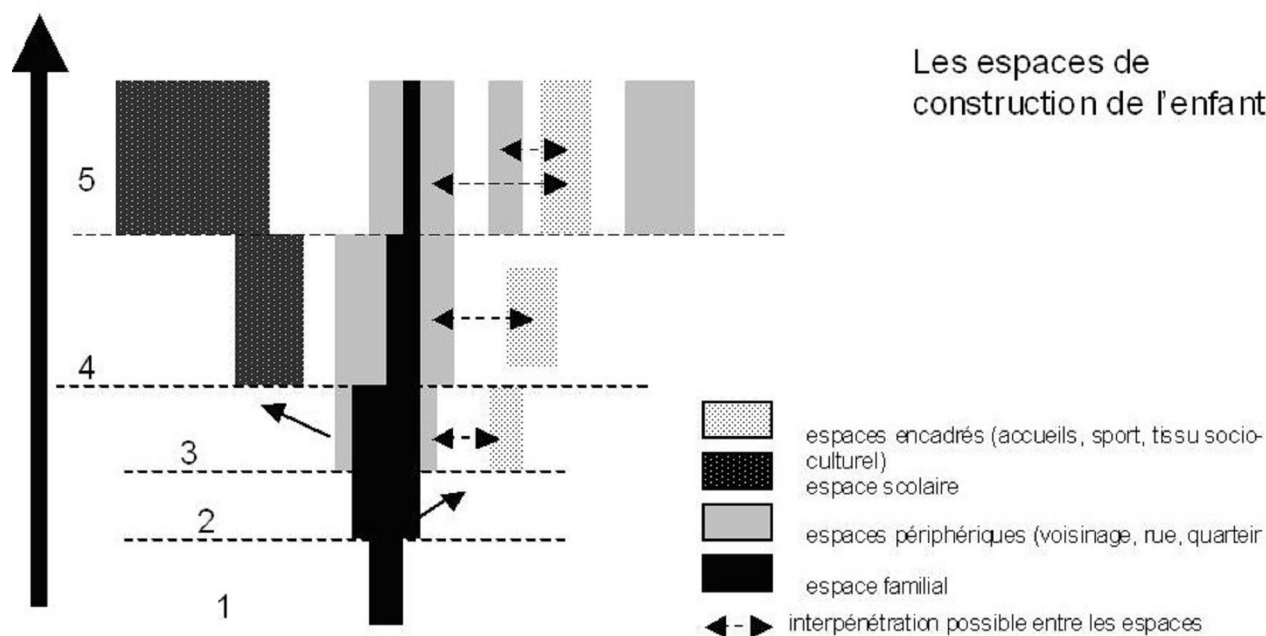
Lorsqu'un petit enfant appelle sa maman « dada » il dispose déjà d'un langage oral sophistiqué. Parce qu'il fait partie d'une famille où dada ne représente pas la mère, il rectifiera peu à peu le dada en mama puis maman. Cette fois, il normalisera le symbole de sa représentation dans une langue. Je fais observer que ce n'est pas un hasard si, quelle que soit la langue orale, les premiers mots prononcés sont du type mama dada papa dadi... ce sont ceux qui mobilisent de la façon simultanée la plus simple, cordes vocales, souffle, lèvres, langue ! l'exploit

n'est pas dans la prononciation mais dans la représentation qu'un son particulier et défini signifie.

Je dirais que les langages sont les circuits neuronaux qui permettent d'utiliser les langues. Les langues en elles-mêmes et leur apprentissage ne les créent pas, elles les utilisent. Même si elles existent dans l'environnement de l'enfant et, de ce fait, font aussi partie des informations perçues, sources d'interactions. Il y a interdépendance. Mais la langue ne pourra être intégrée que si le langage a pu se développer.

Pour résumer cette première partie, l'accès à l'autonomie est le moment où chacun peut évoluer et agir de par lui-même dans l'environnement sociétal où il devra vivre. C'est accès à l'autonomie passe par la construction des langages. Celle-ci ne se fait que dans l'interaction permanente avec l'environnement. Les sciences cognitives, l'imagerie cérébrale, ne cessent de confirmer ce fait.

Nous allons donc examiner les espaces successifs où cette construction s'effectue, de la naissance à l'âge adulte.



Le premier espace, c'est l'espace familial. C'est là que vont se construire les deux langages fondamentaux, le langage de la mobilité (marche) et le langage oral, celui qui permet la compréhension et l'insertion dans le monde sociétal. Il faut noter tout de suite que tous les espaces familiaux sont remarquables, puisque partout les enfants marchent et parlent au bout d'un certain temps ! La distinction que j'ai faite entre langage et langue est importante : certains enfants des banlieues que l'on stigmatise possèdent un langage oral remarquable ; le langage oral, c'est ce qui fabrique des représentations, permet de comprendre celles du milieu où l'on vit, permet de les communiquer en utilisant la langue utilisée. Derrière les mots, leur agencement, il y a toujours des représentations. Ce n'est pas la langue qui les crée. C'est cette capacité première qui est primordiale. Le problème, c'est que cette capacité, le langage, soit utilisée ensuite pour rentrer dans d'autres représentations qui se traduisent, soit par une modification de la

langue, soit par une autre langue. Au passage, l'apprentissage d'une langue n'est pas la transposition pure et simple de mots et de leur syntaxe dans une autre forme : c'est une compréhension, toujours plus ou moins différente, d'un autre mode de pensée. On le sait bien lorsque l'on dit, *ceci est intraduisible* .

Revenons à nos espaces

1 – De la gestation à la naissance et à quelques semaines, la construction de l'enfant s'effectue dans l'espace fusionnel et restreint mère/enfant et un environnement externe réduit au berceau et aux contacts. La mère est la puissance principale de cet espace. Si comme pour le chaton, cet espace relationnel ne s'étendait pas, le langage oral créé par le bébé et utilisé entre sa mère et lui pourrait en rester à l'émission de pleurs, rires, gazouillis variés. L'un peut se faire comprendre, l'autre comprend.

2 – Rapidement, l'espace relationnel s'étend au père, à la fratrie. Les interactions se situent dans et avec l'espace familial. On parle, on lui parle. C'est cet environnement qui sera la matrice de sa construction.

3 – Puis il s'étend au voisinage, à la famille plus étendue, aux amis, au quartier... Ce que j'ai appelé les espaces périphériques. L'osmose entre ces premiers espaces périphériques et l'espace familial est forte. Les parents les contrôlent plus ou moins, peuvent les rendre plus ou moins bénéfiques selon leur approche, leurs conceptions, leurs croyances éducatives ... ils pourront y avoir un rôle permissif, catalyseur ou réducteur... L'espace familial et ces espaces périphériques forment un tout. Ils sont naturellement et nécessairement éducatifs : la construction de l'enfant s'y poursuit dans toutes les interactions qui vont y avoir lieu. Il étend ses cercles.

Parallèlement, l'enfant pourra devoir évoluer dans un espace séparé. Assistante maternelle, crèche, jardin d'enfants... Cet espace est séparé, mais parents et éducateurs ont la possibilité de les relier, de faire pénétrer l'espace familial (ce qui s'y passe) dans l'espace d'accueil. **La rupture entre les deux est atténuée.** Cette continuité entre les espaces de vie où se construit l'enfant est importante. J'insiste d'ailleurs sur le mot « vie », nous pourrions y revenir. Tout le monde, au moins en milieu rural, sait bien que transplanter un arbrisseau de la pépinière au jardin est affaire délicate, demande beaucoup d'attention... et ne réussit pas toujours. Et qu'on ne peut le faire deux fois, à moins de déplacer en même temps le terrain où il s'est enraciné.

4 – Vient alors la période difficile où l'enfant va être coupé en deux : brutalement et quotidiennement il va être **déplacé** dans l'espace scolaire où d'ailleurs il ne sera plus un enfant mais un élève. Il y change de statut. Les parents n'y constituent plus la référence et la sécurité sur lesquelles il s'appuyait et se construisait. Les deux espaces sont complètement séparés et il doit, quotidiennement, être enfant dans l'un, élève dans l'autre et quotidiennement subir cette rupture. Alors que jusque là, sa construction, s'était effectuée dans la continuité et l'extension de ses espaces de vie.

Les deux problèmes que posent l'école sont ceux-ci : 1/ la rupture affective et cognitive totale et quotidienne, 2/ le fait que l'école n'est pas un espace de vie permettant l'infinité d'interactions nécessaires. J'affirme que, dans l'école actuelle, si les enfants peuvent plus ou moins mémoriser les éléments des différentes

langues, écrites, mathématiques, scientifiques, ils n'y développent plus les langages, les outils neurocognitifs permettant d'utiliser au mieux ces langues. Ils mémorisent des langues qu'ils n'utilisent pas à leur propre compte. L'illettrisme que l'on découvre toujours à retardement, l'illettrisme mathématique encore plus important, y ont leur principale cause. Cela n'a rien à voir avec des choix de méthodes.

Malgré ces analyses, il n'empêche que l'espace scolaire est nécessaire : si les enfants ont pu développer dans l'espace familial le plus extraordinaire des apprentissages, celui de la parole, c'est parce que ce langage y est utilisé sans cesse, parce que sans lui ne pourrait exister la communauté dont tout être humain a besoin. Par contre, il est beaucoup moins confronté à l'usage de l'écrit ou du langage mathématique par son entourage. Bien que le monde où nous vivons en dépende en grande partie. C'est beaucoup moins visible, directement utile pour vivre. Il paraît donc logique qu'il puisse accéder à un autre espace où ces deux langages sont utilisés « pour de bon », servent à la vie de cette nouvelle communauté. C'est ce qui se passe dans certaines classes uniques que j'ai appelé « du 3^{ème} type » : le petit enfant qui y entre découvre d'autres enfants qui lisent, écrivent à tout moment, mathématisent, expérimentent, non pas dans des exercices mais parce que ces langages font partie de la vie de cet espace particulier. L'enfant se retrouve alors dans les conditions qui lui ont permis l'apprentissage de la parole. Les résultats favorables et incompréhensibles des études menées par le ministère de l'éducation nationale lui-même sur les classes uniques tient en grande partie à cela.

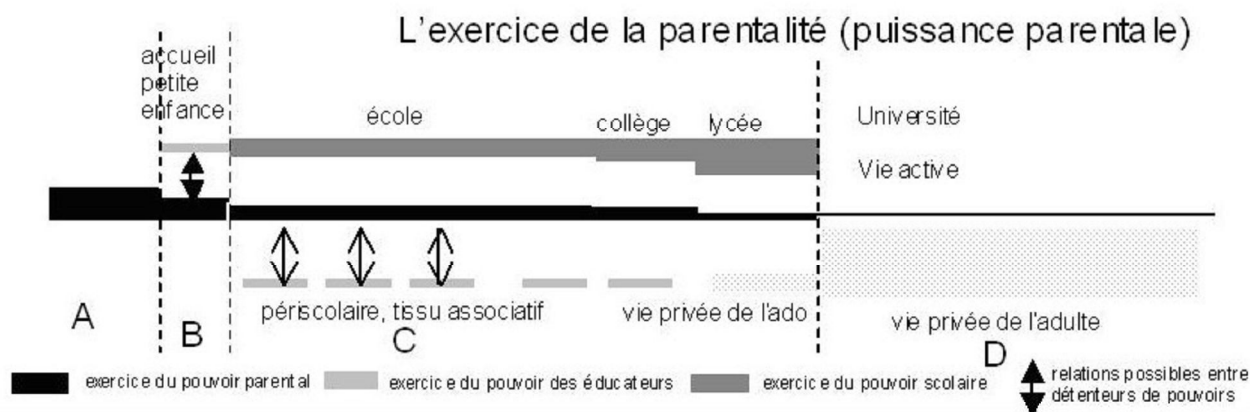
si l'espace de proximité continue de s'élargir (village, quartier, copains...), l'espace-temps familial, lui, se réduit. Il peut même être empiété par l'espace scolaire (devoirs) sans que la réciproque soit possible.

La relation entre les espaces périscolaires ou socioculturels et l'espace familial tend aussi à s'amenuiser, bien que ceux-ci soient beaucoup plus perméables aux autres espaces de vie de l'enfant.

5 – Avec le collège et le lycée, la coupure est totale et l'éloignement de l'espace scolaire des autres espaces de plus en plus grande. Parallèlement, si les espaces de proximité s'agrandissent, de plus nombreux en plus nombreux sont détachés de la sphère de proximité familiale, ne sont plus en relation avec les espaces du tissu socio-éducatifs ou socioculturels, peuvent devenir le véritable et seul lieu de construction cognitive et sociale de ce qui est devenu un ado. Exemple : la rue et l'ersatz d'organisation sociale qu'elle secrète, la bande.

Ce morcellement grandissant des espaces de vie de l'enfant et de l'adolescent, constitue un problème. Non pas de par leur existence, mais parce qu'ils ne constituent plus ou très mal une continuité de vie, ils brisent l'unicité de la personne en construction, ils modifient sans cesse les références sur lesquelles enfants et ados doivent s'appuyer, certains d'ailleurs comme l'espace scolaire peuvent finir par constituer un espace blanc, vide de vie. Or, quoi qu'on y fasse, quoi qu'on en dise, l'enfant se construira plus ou moins bien à travers ou à l'encontre de tous ces espaces.

Je vais terminer par le partage des pouvoirs que différents adultes exercent dans ces différents espaces. J'entends par « pouvoir » la capacité d'agir. Autrement dit, le pouvoir de donner à l'enfant les conditions qui lui permettront de se construire au mieux. Si je faisais une analogie avec l'agriculture biologique, l'important est de rendre vivant le terrain où poussent les plantes.



A/ Dans la famille ce pouvoir appartient totalement aux parents. Cela se traduit par une infinité d'actions dont ils n'ont même pas conscience et encore moins conscience qu'elles sont éducatives. Heureusement ! si les parents étaient des professionnels de l'apprentissage de la parole, beaucoup d'enfants risqueraient d'être en échec dans cet apprentissage ! Ce pouvoir s'exerce le plus souvent intuitivement, ou par rapport à des habitus culturels, parfois selon des principes.

B / Puis le pouvoir va être partagé, en même temps que l'espace-temps où s'exerce le pouvoir parental va s'amenuiser.

Lorsque l'enfant ira à la crèche, chez une nounou, les deux pouvoirs, généralement, collaboreront. D'abord parce que les parents conserveront celui du choix du nouvel espace, même si cette possibilité est souvent relative. Ensuite parce qu'ils pourront le plus souvent y pénétrer, discuter avec les professionnels qui y opèrent. La transition est assurée.

Le pouvoir des professionnels change de nature : il y est moins intuitif, se réfère beaucoup plus à des savoirs ; mais il s'exerce encore beaucoup sur l'environnement interne du lieu, son aménagement, son ouverture. Les interactions entre l'enfant et son environnement vont être sciemment et professionnellement recherchées.

C/ A l'école, les pouvoirs sont cette fois nettement séparés, parfois antagonistes. Les parents n'ont pas le choix de l'espace scolaire, on dit que les enfants constituent un « public captif ». Mais surtout le pouvoir des professionnels de l'école change brutalement de nature : il ne s'exerce généralement plus sur l'environnement de l'enfant, sur les possibilités d'interactions avec cet environnement, mais directement sur l'enfant lui-même. L'environnement n'a plus d'importance.

Pendant le temps scolaire, l'enfant doit recevoir (réceptacle) et exécuter ce qu'on lui dit de faire. Dans ce sens, l'éducation devient contradictoire avec notre définition si l'on considère qu'elle doit permettre la conquête de l'autonomie. Bien

sûr que de nombreux enseignants essaient de rendre l'enfant actif, de lui faire accepter des contraintes, de le motiver. Il n'est pas dans mon propos de les accuser. Ce que je veux souligner, c'est la conception générale du système scolaire et sa contradiction avec les principes biologiques, psycho-cognitifs, sociétaux à travers desquels s'effectue toute construction des personnes. Quotidiennement, l'enfant va être transposé, comme un objet, dans ce qui est conçu comme une chaîne industrielle. Dans une chaîne, on ne peut que façonner des objets identiques. A condition qu'ils se laissent façonner !

D'autres espaces parallèles peuvent être accessibles, se sont les espaces sociaux-culturels. Les parents y ont peu de pouvoirs en dehors de ceux du choix ou de la participation ce qui est déjà important. Le pouvoir des professionnels y est beaucoup orienté sur l'aménagement de la vie collective, l'interrelation. Il s'exerce à nouveau sur l'environnement, les environnements humains qui ne sont plus familiaux, dans lesquels les enfants auront à vivre, à s'insérer, à agir, à participer. Ce qui constitue le tissu associatif est une nécessité pour notre société, telle elle est et avec l'école qu'elle a. Lorsqu'il s'amenuise de plus en plus, lorsque de moins en moins d'enfants y ont accès, les conséquences sociétales seront de plus en plus dramatiques. Pour de nombreux enfants, c'est le seul endroit où ils pourront être confrontés à d'autres dans d'autres formes d'organisations que celle de la famille, y développer d'autres capacités, y réaliser d'autres projets, effectuer d'autres tâtonnements expérimentaux, en particulier relationnels.

Je vais vous citer une anecdote qui indique le rôle de ce tissu associatif dans la construction de l'enfant. Dans les années 1990, dans certaines académies dont celle de Poitiers, on a fait officiellement appel aux associations pour compléter l'action de l'école. L'appel à projet précisait que ce devait être une aide aux devoirs après l'école, par ailleurs formellement interdits. Plusieurs associations ont joué le jeu, et se sont très rapidement rendu compte, comme les enseignants, que les résultats non seulement étaient nuls mais que leur action produisait chez beaucoup d'enfants en difficulté l'effet inverse. Elles ont, parfois sans rien dire, cessé de se préoccuper des devoirs. Elles ont offert aux enfants un panel d'activités variées et non obligatoires en privilégiant une ambiance conviviale et libre. Et, cette fois, les enseignants ont constaté l'amélioration des élèves qui leur posaient problème ! Les raisons sont multiples, ne serait-ce que retrouver confiance en soi, être enfin valorisé, reconnu. Il en reste une qui corrobore les observations dans certaines classes de ces classes uniques « de 3^{ème} type » : la construction des langages est quelque chose d'infiniment complexe qui s'effectue toujours dans et par le milieu vivant dans lequel on est. L'école ne s'occupe que des langues.

Il me faut rajouter un troisième type d'acteur qui a un pouvoir sur la construction de l'enfant en adulte ; il s'agit des décideurs. Je me demande souvent s'ils en ont conscience. En particulier quand des ministres de l'Education Nationale et leur administration, peu importe leurs bords, ignorent systématiquement que les élèves sont d'abord des enfants. Des enfants ne peuvent se manipuler comme des objets que l'on fait passer dans une chaîne industrielle scolaire. Cela ne me paraît que du simple bon sens. Lorsque on les entasse dans ce qui est très peu différent des cabanes à lapins, au mieux d'une stabulation, lorsque l'on découpe leur temps, leurs rythmes biologiques au gré d'impératifs qui n'ont strictement

rien à voir avec l'éducation, lorsqu'on les évalue de la même façon que l'on évalue la conformité des pièces usinées, lorsque on les affuble de labels comme on le fait pour les bêtes des concours agricoles, n'est-ce pas, ignorer totalement ou s'en moquer de ce qu'est un futur être humain ? Comment s'étonner ensuite que des enfants, des adolescents, posent problème à l'ordre établi ?

Mais le pouvoir des décideurs ne se réduit pas à l'espace scolaire. Lorsque l'on construit, aménage des bâtiments ou des cités, aujourd'hui on intègre que des handicapés doivent pouvoir y vivre. Les prisons surchargées scandalisent toutes les opinions. Tout ceci à juste titre. Mais, on ne s'étonne pas que la plupart des enfants, à l'école par exemple, aient moins d'espace de mobilité qu'un prisonnier dans sa cellule. Dans toutes les conceptions urbanistes, on ignore que des enfants vont devoir y vivre. De façon générale, on ne pense pas « enfants » dans les aménagements collectifs. Pour reprendre un exemple précédent, beaucoup des sociétés dites primitives dont j'ai déjà parlé, à l'inverse, conçoivent leur organisation matérielle et sociale à partir des enfants. Où sont les civilisés ?

Et puis, au fur et à mesure que l'enfant grandit, le pouvoir des parents diminue. Les espaces privés augmentent, et quand il n'y a plus que l'école d'un côté et la rue de l'autre, qui va-t-on accuser ?

D/ Si les pouvoirs des parents diminuent au fur et à mesure de l'évolution de l'enfant, sa responsabilité, elle, reste constante et totale. L'espèce humaine est la seule espèce animale où le lien affectif, parents/enfants n'est jamais complètement coupé. Le lien affectif a été transformé en lien légal. L'autonomie ou la séparation, aboutissement de l'éducation, n'est jamais totale.

Je n'ai fait que poser une problématique sommaire. Celle-ci peut être contestable et contestée.

Mais on ne peut pas s'interroger sur ce qui fonde une société et constitue un de ses trois devoirs fondamentaux (éduquer, nourrir, abriter), sans avoir une vue globale des espaces, des dispositifs, des mécanismes, dans lesquels et à travers lesquels, parfois à l'encontre desquels, nos enfants vont bien devoir devenir adultes. C'est à dire autonomes de la famille tout en étant partie prenante de l'immense espace social qui s'ouvre alors à eux. Un marin qui quitte le port !

Je terminerais par un proverbe africain « il faut un village pour éduquer un enfant » auquel je rajouterais « mais il faut des enfants pour éduquer un village ».

Bernard COLLOT, Précy le 02.10.09